

## GLAS. Thrène en souvenir de Michel Deguy

—  
Gabriel Meshkinfam

24.02.2022

Nous sommes dans une petite salle de classe à la Sorbonne-Nouvelle au début de l'année 2018 — mon carnet de l'époque place les quelques notes gribouillées lors de la conférence entre deux mauvais poèmes datés du 26 et du 31 janvier. À vingt ans (bientôt vingt-et-un), je vais voir pour la première fois cet homme dont mon père a toujours prononcé le nom avec, dans les yeux et dans la gorge, cette sorte de léger tremblement, presque imperceptible, qui caractérise l'admiration et le respect des hommes d'une autre génération ; une génération où l'on avait l'habitude de *shove down the throat* tout manquement à une virilité tenue pour exemplaire. Peu de gens peuvent se targuer d'inspirer du respect chez mon père. Peut-être un autre, qui n'est jamais très loin : Jacques Derrida.

Au séminaire de Jean-Michel Maulpoix — qui deviendra cette figure paternelle dans ma poésie embryonnaire, quand Deguy en occupera, de loin, la place grand-paternelle si j'ose dire —, je m'appête donc à voir apparaître un *monstre*. Comment appeler autrement cette figure, pleine du

*depuis le début de ce qu'on appelle la pandémie et qu'on n'appellera plus comme ça sans doute parce que l'histoire aura passé un coup de balai depuis le début de la pandémie la solitude t'a pris au corps elle frappe là directement à l'abdomen dans des plis que tu pensais inaccessibles parce que bien cachés sous une série de muscles-réflexes gonflés aux stéroïdes*

*mais parfois c'est trop fort et tu sens le goût du sang dans ta bouche amère comme un piment rouge et tu écris bêtement en pensant que ça exorcise que c'est comme une couche d'arnica sur une vieille brûlure mais elle est là la connerie parce que ça ne se soigne pas une vieille brûlure elle te réveille la nuit en palpitant dans la doublure de ton ventre*

respect des géniteurs que j'estime et qui tire derrière elle quatre-vingt sept ans de vie, une grosse cinquantaine d'ouvrages et des milliers de pages d'une profondeur inouïe ?

Et en effet, lors de mes premières lectures, sa pensée me semble monstrueuse, surtout dans sa rugosité théorique que j'avais pourtant la certitude orgueilleuse de saisir. Je suis désespéré. J'ai la certitude que je suis face à quelque chose de hors du commun, face à ce que Bernard Chambaz a très justement appelé un *fuori classe*. Plus tard, je comprendrai. Une langue qui dribble efficacement sans trop de grigris, un esprit du collectif dont la revue *Po&sie* serait en quelque sorte le point d'orgue, un sens du but vers lequel la pensée s'oriente toujours avec une efficacité redoutable... Michel Deguy est le talent d'une génération. Mais en ce jour de janvier 2018, cela m'échappe encore.

Ce que je vois, c'est un vieil homme un peu voûté. Son visage est creusé par des sillons qui rappellent les vers d'une antique sourate, son corps semble travaillé par les deuils *qui n'en finissent pas*, ses oreilles bénéficient de la *technè* moderne qui, ô paradoxe des paradoxes, lui permet tant bien que mal de continuer à *habiter poétiquement le monde*. Je vois un homme avec son lourd manteau d'hiver, avec son écharpe rouge portée à la mode mitterrandienne et qu'il n'enlèvera pas malgré les chauffages poussés au maximum pour compenser l'isolation délétère du vieux bâtiment ; un homme avec sa présence grave, mais comme sonore dans son silence ; un homme qui a accepté de venir parler sans prétention à des étudiants maladroits. Parce que

*parce que oui ça palpète la solitude la douleur  
ça déferle ça s'étend aussi ça s'incurve et puis  
ça corrode lentement ton for intérieur ça en  
défait les jointures ça en gomme les aspérités  
ça se calcifie voilà c'est ça je crois ça se  
calcifie c'est de cette calcification de la  
solitude dont il faudrait apprendre à se méfier  
et contre laquelle il convient de lutter  
martialement*

*mais toute la solitude toute la douleur  
s'instille dans la main écrivante tendue par  
l'effort et écartelée dans la tentative  
désespérée de nouer les éclaboussures d'encre  
qui naissent sur le papier comme on nouerait  
le fichu de sa benjamine avant son premier  
voyage en mer et que l'on sait que la  
tramontane soufflera assez fort pour faire  
oublier tous les chagrins d'amour tous les  
chagrins de mort*

c'est aussi cela, Michel Deguy : le refus pasolinien de la machine œdipienne où les pères dévorent les fils et où la poésie se construit dans l'oubli des générations à venir.

Michel Deguy ne nous prend pas pour des imbéciles. Il parle avec sa langue d'écriture et avec ses concepts complexes polis par le travail d'une vie. Je vois derrière ces yeux si vivants une pensée vive, rapide, élastique. Peut-être est-ce cela que René Char appelait la *fureur* ? Mais la parole de Deguy ne se déploie pas en étincelles de mots-silex, en catachrèses foudroyantes. Elle s'avance, tranquille, telle un pont — avec ce *comme* dont les quatre arches typographiques sont bien enchâssées dans les eaux troubles de la poésie. Elle attend calmement que la nôtre la rejoigne et s'y mêle d'un coup d'esperluette. Et je sens quelque chose naître en moi lorsqu'il nous parle du *coup de dé* (déconstruction, désenchantement, démythologisation), et puis de l'*Umwelt* de l'homme, et puis de l'homologie de l'être, et puis de la base ontologique nécessaire à toute poétique, et puis de cette procrastination prolongée qu'est la *différance*. Pour le jeune étudiant heideggerien que je suis alors, il faut retranscrire toutes ces paroles comme paroles d'Évangile. Ce que Deguy aurait sans doute peu apprécié, lui qui désirait que l'homme cesse de se "déterrestre". À le voir nous parler ainsi, précis et décisif, on ne peut douter qu'il ait les pieds sur terre.

La conférence se clôt. On y a relancé l'âge des poètes dont Badiou avait pourtant signé l'avis de décès — *le XXI<sup>e</sup> siècle sera poétique ou ne sera pas !* On y a interrogé les

*écrire c'est justement ce geste contre la mort non pas dans l'espoir vain d'une survivance gercée du Verbe une fois finie la location des corps mais plutôt dans l'égoïsme d'une pensée qui se retourne sur elle-même jusqu'à parvenir à sa plus intime nudité parce qu'au fond c'est peut-être cela écrire c'est faire sortir au compte-goutte les traces du dépouillement depuis le lupanar de la pensée*

*il se trouve à ce moment précis le geste contre la mort à ce moment où l'on donne un poids au corps apprivoisé dans ce qui serait le contraire d'un lâcher-prise parce qu'il faut creuser il faut labourer il faut buriner l'épaisseur de l'existence qui se constitue comme une pâte feuilletée ou comme un mur de bauge durci par la chaleur d'un baiser d'un sourire en tout cas d'un corps dont tu dois désormais sentir le poids en toi*

pouvoirs du poème — *la langue est la meilleure et la pire des choses !* On y a condamné la pensée identitaire — *il s'agit de faire voler l'identité en éclats !* Comment atterrir ?

Flashforward. Intérieur nuit. Aujourd'hui, je viens d'avoir vingt-cinq ans : du temps a passé sous le pont du comme. J'ai enfin pu faire bon ménage avec la langue de Michel Deguy. Faire bon ménage, c'est-à-dire ménager du temps pour qu'elle pénètre par infiltration et qu'elle fasse pousser les bourgeons déposés en cette journée de janvier 2018.

« La contagieuse la paralysante  
c'est elle, la mort, la tenace  
la dégueulasse l'affaiblissante  
On a lu *Sein und Zeit* on cause avec elle  
Elle est là, filigrane, palimpseste, doublure  
la ruineuse, la parasite, ne nous lâche plus  
Pas d'euphémisme à la Sophocle : je te hais  
Ne refoisons plus  
La vie meurt en chanson »

Sur mon carnet, reste cette phrase du maître, indélébile :

Aimer l'autre comme on ne peut pas s'aimer soi-même.